
Plus belle la campagne

La transformation du paysage alsacien par l'aménagement de jardins paysagers au cours du XIX^e siècle

Oh, the beautiful countryside: the new look of Alsace with the introduction of landscaped gardens in the 19th century

Immer schöner die Landschaft: auf den Spuren der Verwandlung der Gärten im 19. Jahrhundert

Cécile Modanese



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/4149>

DOI : 10.4000/alsace.4149

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2019

Pagination : 161-188

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Cécile Modanese, « Plus belle la campagne », *Revue d'Alsace* [En ligne], 145 | 2019, mis en ligne le 01 octobre 2020, consulté le 25 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/4149> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.4149>

Plus belle la campagne :

la transformation du paysage alsacien par l'aménagement de jardins paysagers au cours du XIX^e siècle

161

Cécile Modanese

À la croisée de l'étude des paysages – urbains, périurbains, voire ruraux –, des relevés archéologiques, et des recherches historiques traditionnelles, le travail autour des jardins du XIX^e siècle en Alsace se révèle être une enquête pluridisciplinaire. Le style paysager, né au XVIII^e siècle en Angleterre se propage ensuite à travers l'Europe et se généralise aussi dans les nouveaux aménagements en Alsace durant le XIX^e siècle. Il se caractérise par la création de jardins d'aspect irrégulier, inspirés par les paysages bucoliques naturels. Ce courant vient en réaction aux jardins classiques très ordonnés comportant des végétaux taillés organisés selon des perspectives rectilignes jugées contraires à la nature¹. Décors restitués, ces nouveaux jardins peuvent néanmoins symboliser la liberté face au carcan des jardins réguliers. Ils nécessitent de vastes espaces permettant de pasticher la nature par la création de prairies ombragées par des grands arbres ou encore par l'aménagement de cours d'eau et d'étangs.

La multiplication de ces espaces d'agrément, rendue possible par la croissance économique que connaît l'Alsace au XIX^e siècle grâce à son industrialisation modifie-t-elle le paysage alsacien au-delà de l'échelle de la parcelle ?

1. Pour aller plus loin : Michel RACINE (dir.), *Créateurs de jardins et de paysages en France de la Renaissance au XXI^e siècle*, 2 vol., Arles, Actes Sud, 2001-2002, 320 p. et 419 p.

L'étude de quelques sites alsaciens permet de mettre en évidence la façon dont des domaines agricoles ou simplement des vignes et des prés ont donné naissance à des aménagements paysagers au goût du jour sur d'importantes superficies : jeux d'eau détournant les rivières ou réemploi de ruines médiévales apportent le romantisme attendu dans cette nature apprivoisée. L'émergence des quartiers industriels entraîne l'implantation de jardins usiniers destinés à enjoliver ces sites de production. À côté, la villa patronale se dissimule derrière une imposante ceinture végétale.

162

Souvent étudiés uniquement sous l'angle de leur plan et contenu bâti, les jardins sont aussi composés de végétaux qui, de leur plantation à leur abattage, modèlent le paysage. Arrivées massivement durant le XIX^e siècle, « âge d'or de l'horticulture », les nouvelles plantes originaires du bout du monde², multipliées et acclimatées par des établissements horticoles en émergence, offrent de nouvelles formes et de nouveaux coloris aux « dessinateurs de jardins », paysagistes de l'époque.

Une mutation urbaine au XIX^e siècle

Louis XIV parlait de l'Alsace comme d'un vaste jardin dans le sens utilitaire. Au début du XIX^e siècle, le préfet Félix Desportes souhaite quant à lui faire du Haut-Rhin un grand verger³. Il transforme la pépinière royale de Colmar en pépinière départementale car il la considère comme essentielle à la politique de plantation qu'il souhaite mener⁴. Entre 1802 et 1804, 415 631 arbres fruitiers et 536 194 arbres forestiers sont plantés dans le Haut-Rhin⁵. Mais le XIX^e siècle fait aussi de la région un vaste jardin d'agrément. Du nord au sud, la bourgeoisie se fait bâtir d'importantes demeures protégées par un écrin de verdure. Créés de toute pièce, ou s'appuyant sur un domaine aristocratique, ces jardins font apparaître des espaces pseudo-naturels dans les périphéries des villes ou dans les campagnes alsaciennes.

2. Louis-Marie BLANCHARD, *L'aventure des chasseurs de plantes*, Paris, Paulsen, 2015, 330 p.

3. *Bibliothèque des propriétaires ruraux*, vol. 5, A.-A. Cadet de Vaux, juin 1805, p. 96.

4. Francis LICHTLÉ, « La pépinière et l'orangerie de Colmar », *Mémoire colmarienne*, n° 136, décembre 2014, p. 5.

5. Frank CHRISTNACHER, *Christkindler, Hajbirlé & Cie Histoire des plus beaux fruits d'Alsace*, Mulhouse, JM Éditions, 2011, p. 24.

L'industrialisation fait sortir les villes de leurs corsets médiévaux. Alors que le tissu urbain prérévolutionnaire était, dans bon nombre de villes d'Alsace, très dense, la nouvelle façon de construire induit des mutations paysagères. La construction d'usines engendre l'apparition de véritables faubourgs où se concentrent les sites productifs, les cités ouvrières et la plupart du temps aussi l'habitat patronal. Les périphéries de villes se grisent en même temps qu'elles se verdissent par l'aménagement massif de parcs et jardins usiniers⁶ et particuliers au courant du XIX^e siècle. Aux franges maraîchères et agricoles du XVIII^e siècle succède une ceinture industrielle arborée.

Le XIX^e siècle est également témoin de l'aménagement de « campagnes » à travers l'Alsace, comme l'illustre particulièrement la périphérie de Strasbourg à la Robertsau. Dans de nombreux cas, les domaines agricoles servent de base à l'aménagement de parcs et jardins d'agrément. En cela, on assiste à une mutation paysagère conséquente, métamorphosant le paysage agricole du XVIII^e siècle.

En Haute-Alsace, le domaine agricole de Schoppenwihr, situé sur la commune de Bennwihr à l'actuel lieu-dit Bennwihr-Gare, est un exemple de cette transformation. Durant la première moitié du XIX^e siècle, le domaine apparaît uniquement comme une exploitation agricole. Propriété de la famille de Berckheim du XVIII^e siècle jusqu'en 1825⁷, le domaine devient ensuite, par le biais de différentes successions, propriété de Paul Renouard de Bussière⁸. Le cadastre napoléonien⁹ ainsi que la carte d'état-major vers 1840 figurent un domaine agricole. Pourtant, une réflexion sur l'aménagement d'un

6. Pierre FLUCK, *Les belles fabriques, un patrimoine pour l'Alsace*, Colmar, Jérôme Do Bentzinger, 2002, p. 81-84.

7. Jean-Pierre KINTZ (dir.), *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, FSHAA, 1983, fasc. 3, p. 171-174.

8. Le général Frédéric-Sigismond baron de Berckheim (1775-1819) a hérité du domaine de Schoppenwihr en Alsace. Sa veuve, Marie Élisabeth Bartholdi (1789-1858) se remarie vers 1825 et apporte ainsi le domaine de Schoppenwihr au marquis Adolphe de Boubers (1791-1864). Leur fille Clémentine de Boubers (1828-1861) apporte ensuite le domaine de Schoppenwihr en dot en 1852 au vicomte Paul Renouard de Bussière (1827-1907).

9. Archives départementales du Haut-Rhin (ADHR), 3 P 220 pour le cadastre napoléonien, <https://infogeo68.fr> pour la carte d'état-major. Sur ce dernier document, la ligne de chemin de fer est dessinée ce qui permet la datation.

jardin paysager est entamée dès les années 1830 puisqu'un projet est dressé en 1831¹⁰. Il prévoit le tracé de cheminements curvilignes et d'une allée majestueuse menant à la propriété, la plantation de bosquets et d'arbres d'ornement¹¹, et l'implantation d'éléments décoratifs comme une gloriette et un reposoir. Ce projet ne semble cependant pas avoir vu le jour en l'état.

Un important travail d'aménagement paysager et hydraulique débute néanmoins, autour de 1860. Non attribué jusqu'à maintenant, le parc de Schoppenwihr aménagé pour le vicomte Paul Renouard de Bussière est un témoignage de l'œuvre de Julius Niepraschk¹². C'est peut-être la consonance étrangère de son nom qui a parfois amené à dire que le parc a été dessiné par un Écossais¹³. Julius Niepraschk est employé dans l'établissement horticole d'Auguste-Napoléon Baumann à Bollwiller de 1853 à 1862¹⁴ afin de développer l'activité de paysagiste déjà menée par l'entreprise et signe différents aménagements à travers l'Alsace durant cette période. Le domaine agricole de Schoppenwihr du XVIII^e siècle, constitué de champs et de forêts, est transformé en parc paysager de 40 hectares environ composé de vastes prairies et d'un réseau d'étangs

10. ADHR, 132 J 11, archives partiellement cotées, cote provisoire 132 J 478.

11. Le projet non signé indique « on laissera les arbres fruitiers qui sont en bon état » et prévoit la plantation d'un arbre de Judée, de sureaux, de vernis du Japon, de sorbiers, de saules à feuilles de lauriers, de lilas blancs, de boules de neiges, de seringas, d'épicea, etc.

12. « Julius Niepraschk », notice nécrologique, dans *Gartenflora*, 1890, p. 632-636.

13. Marie-Hélène BÉNÉTIÈRE, Frédérique BOURA (dir.), *Jardins en Alsace, quatre siècles d'histoire*, Lyon, Lieux Dits, 2010, p. 55.

14. Pas de notice au *NDBA*. Julius Niepraschk est né le 22 juillet 1825. Son père est jardinier auprès du jardinier principal Fintelmann à Pfaueninsel, dans la banlieue de Berlin. Aussi, grandit-il dans un environnement de jardins et de nature. Il se construit un important bagage en matière horticole et travaille pour Heinrich Bockmann à Hambourg, puis s'établit à Bollwiller de 1853 à 1862 environ. Il fonde un foyer en 1857 mais le mariage n'a pas lieu à Bollwiller. Nous ne savons pas avec exactitude la durée de son emploi à Bollwiller, mais il semble avoir quitté la France vers 1862. Après cette date, il est chef technique du jardin « Flora » de Cologne dont il devient plus tard le directeur. Il est envoyé en 1867 comme représentant de la Prusse à l'Exposition universelle de Paris et en 1884 à celle de Saint-Petersbourg. Il a un fils nommé Hugo en 1875. Il contribue à différentes sociétés : la *Royal Horticultural Society* de Londres, la Société royale d'horticulture et d'agriculture à Anvers et bien d'autres encore. Il décède le 14 octobre 1890.



Fig. 1 : Détail ADHR, 259 à 298, 1880-1885 Koenig Preuss, Landes Guémar Aufnahme.

et d'îles. Un important travail hydraulique est mené sous la direction de Julius Niepraschk. Un étang pittoresque sert de miroir à la villa. En 1866, Paul Huot raconte l'ampleur des travaux réalisés :

La propriété manquait d'eau courante. À l'aide d'un barrage pratiqué dans la Fecht et d'un canal de plus de 2 kilomètres de longueur, l'eau de la rivière a été amenée dans le parc où elle forme trois charmants étangs reliés entre eux par un ruisseau qui serpente à travers les gazons et sort dans les terres labourables transformées en prairies, dont 2 hectares irrigables par submersion et 10 hectares fertilisés par des canaux d'irrigation ; il rejoint ensuite la Fecht à peu de distance du pont du chemin de fer¹⁵.

Ces importants travaux permettent la création du « grand étang », doté d'îles, dont l'une est dénommée *l'île des Demoiselles*, sur laquelle subsistent les vestiges d'un petit temple d'amour. Fabrique de jardin¹⁶ incontournable des jardins romantiques du XIX^e siècle, il s'agit

15. Paul HUOT, *Des Vosges au Rhin, excursions et causeries alsaciennes*, Paris, Veuve Berger-Leuvrault, 1866, p. 205-206.

16. Construction ornementale qui agrémenté les jardins paysagers et dont un des usages est souvent la création d'un point de vue pittoresque.

vraisemblablement d'un vestige des aménagements de l'établissement Baumann. D'autres éléments ponctuent le cheminement dans le parc, comme un pont en fer, aux motifs de ronces.

Des différentes espèces d'arbres présentes aujourd'hui, bon nombre le sont seulement depuis la phase d'aménagement paysager du milieu du XIX^e siècle. L'arbre le plus remarquable est sans doute le *Taxodium distichum*, planté à cette époque sur la rive nord de l'étang. La grande allée de platanes qui mène au domaine semble également dater de cette phase. D'autres espèces, comme le Pin de l'Himalaya, le *Ginkgo Biloba*, ou le *Sophora japonica* devraient être datées pour pouvoir les attribuer à l'aménagement réalisé par les pépinières Baumann. De son côté, le sculpteur Eugène Dock agrmente le jardin de statues entre 1869 et 1886. À la même période, la serre, que décrit aussi Paul Huot¹⁷, est construite dans le prolongement des communs. Elle est remarquée des contemporains pour sa modernité :

À la modeste serre d'amateur qui naguère encore s'étendait humblement le long d'un des murs du potager a succédé un véritable jardin d'hiver dont l'élégante coupole de près de 25 pieds à la clé abrite une vaste salle où les orangers les myrtes les grenadiers et les lauriers roses confondent leur feuillage dans un ensemble harmonieux. Des deux ailes latérales, l'une simplement tempérée abrite toutes les variétés de camélias, de rhododendrons, de pétunias, de fuchsias et une foule d'autres plantes d'agrément, qui dans la belle saison vont peupler les parterres et le pied des arbres, qui garnissent les pelouses et les corbeilles, qui entourent la maison d'habitation ; l'autre chauffée à la vapeur à une température constante de 20 degrés contient toutes sortes de plantes tropicales, depuis le cactus rampant jusqu'au majestueux bananier dont les larges feuilles s'arrondissent en berceau au-dessus d'un petit bassin d'eau limpide, d'où jaillit un jet d'eau et au bord duquel sont disposés des sièges et des tables où l'on peut venir après une promenade d'hiver se reposer à une température qu'un Parisien trouverait accablante mais qui ne s'écarte pas sensiblement de celle des intérieurs alsaciens où il est généralement d'usage d'ajouter du bois au feu dès que le thermomètre marque moins de 16 ou 18 degrés centigrades¹⁸.

Les aménagements font cependant perdurer les usages potagers, disposés dans des parterres réguliers. L'agencement des extérieurs s'inscrit en outre dans un remaniement global de la propriété, où la

17. Paul HUOT, *Des Vosges au Rhin, excursions et causeries alsaciennes*, op. cit., p. 205-206.

18. Paul HUOT, *ibid.*

recherche esthétique s'applique à l'ensemble du projet. Les bâtiments agricoles bénéficient par exemple d'un traitement architectural spécifique leur permettant de s'intégrer à l'ensemble bucolique :

Les bâtiments d'exploitation attenants à l'habitation se dessinent en chalets aux toits saillants aux galeries et balcons découpés à jour, du plus gracieux effet. Disposés d'après les meilleurs modèles adoptés dans ces derniers temps pour les constructions agricoles, ils ont été exécutés sur les dessins et sous la direction de M. Boltz, architecte à Colmar¹⁹.

Cette juxtaposition d'espaces paysagers et de zones utilitaires pourrait amener à rapprocher cette création des courants des paysagistes allemands du XIX^e siècle qui s'affranchissent progressivement de l'influence purement anglaise ou purement française et conçoivent des aménagements mixtes où l'espace se révèle également productif²⁰. Cependant, la notion de parc « agricole et paysager » est aussi mise en évidence par Olivier Rialland dans l'ouest ligérien où elle correspond à un art de vivre de la noblesse vivant de ses terres. Schoppenwihr a un trait commun à ces deux courants : il s'agit d'une propriété issue de la noblesse, tout comme celles mises en évidence par Marie-Ange Maillet outre-Rhin²¹. Le paysagiste Achille Duchêne y intervient en 1930. Il ouvre la perspective vers les Vosges et le Haut-Kœnigsbourg et crée le miroir d'eau régulier à proximité de la maison. Son nom est resté associé aux jardins de Schoppenwihr même si bon nombre des aménagements sont antérieurs²².

Autre phénomène marquant du paysage alsacien du XIX^e siècle, les ruines médiévales sont prisées pour servir de base à l'aménagement de parcs paysagers. Propices à la rêverie et à l'imaginaire, ces anciens châteaux ou couvents deviennent l'objectif de la promenade romantique. Les alentours s'en retrouvent complètement changés. On rassemble autour de ces ruines des prés, des jardins, de la forêt ou encore des vignes afin de former un important domaine sur plusieurs hectares. Différents

19. *Ibid.*

20. Stéphanie DE COURTOIS, Marie-Ange MAILLET, Eryck DE RUBERCY, *Esthétique du jardin paysager allemand, XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Klincksieck, « L'esprit et les formes », 2018, p. 24.

21. *Ibid.*

22. Les aménagements ont pour une bonne partie été détruits lors des combats de la libération de Colmar.



Fig. 2 : Vestiges d'un cloître, peut-être celui de Schwarzenhann à Soultzmatt-Winzfelden, qui ornait le parc de Bary à Guebwiller (CCRG/Pah. Fonds Georges Bischoff).

parcs alsaciens du XIX^e se révèlent être le fruit de ce type de compositions. Le paysage, au pied des Vosges, se métamorphose alors sous l'influence de ces ambitieux projets d'hommes d'affaires argentés.

Ainsi, à Truttenhausen, l'ancienne abbaye en ruine est rachetée par la famille de Turckheim en 1800 où elle établit un château de plaisance en 1806²³. Le fils Guillaume de Turckheim (1785-1831) s'y retire après une carrière militaire. En effet, comme bon nombre de fidèles de l'empereur, il est écarté de l'armée et mis en demi-solde. Après 1815, il se livre à l'agriculture, travaille à l'exploitation de son domaine et aménage un écrin de verdure aux abords de la bâtisse. Se passionnant rapidement pour le jardin, il se fait alors livrer des arbres par les plus grands pépiniéristes d'alors²⁴. Le colonel Guillaume de Turckheim s'approvisionne non seulement chez Hodel à Strasbourg, mais aussi chez les *Frères Baumann* entre 1815 et 1820²⁵. Amateur de végétaux, il consulte également différents catalogues de graines comme ceux du prestigieux grainetier parisien Vilmorin Andrieux ou de Goffiné à Strasbourg. Les plantes les plus rares prennent ainsi place dans le jardin d'agrément et sont listées consciencieusement par le propriétaire du lieu. En 1819, une commande est même passée chez le pépiniériste Cels de Montrouge²⁶.

De la même manière, à Kintzheim, Matthieu de Favier acquiert en 1807 une propriété comprenant l'ancien château médiéval du XIII^e siècle restauré par Gollen au XVII^e siècle. Elle recouvre la montagne, les vignes, les jardins et des prairies. Favier rassemble jusqu'en 1835 quelques 120 parcelles de vignes pour créer le jardin paysager²⁷. Il réunit l'ensemble de ces éléments et intègre la ruine médiévale, telle une fabrique de jardin, dans son parc paysager. Le paysage viticole est alors métamorphosé et la ruine castrale est sublimée par l'aménagement.

23. Dossier d'inventaire, service de l'inventaire et du patrimoine de la Région Grand Est.

24. Archives de la Région Alsace, fonds de Turckheim, 4 J 90.

25. Archives de la Région Alsace, fonds de Turckheim, 4 J 90-65. Ils livrent en 1815 des arbres fruitiers en espaliers, des plans de jasmin et de genévrier. 23 novembre 1815. Autre envoi du 8 décembre 1818.

26. Archives de la Région Alsace, fonds de Turckheim, 4 J 90-63.

27. Dossier d'inventaire, service de l'inventaire et du patrimoine de la Région Grand Est.



Fig. 3 : Ruines médiévales intégrées au parc du Windeck à Ottrott (photo CM).

À Ottrott, le domaine du Windeck est constitué par Armand Théodore de Dachstein à partir de 1835. Il acquiert lui aussi un château en ruine, qu'il enjolive par l'adjonction de pièces rapportées du château du Guirbaden ou de l'abbaye de Niedermunster.

L'Alsace, terre aux multiples châteaux forts, est témoin de ce processus dans bien des localités. Citons les Hartmann à Munster, qui intègrent le Schwarzenbourg à leur propriété du Schlosswald²⁸, ou encore le Haguenack, propriété des Hertzog de Colmar, utilisé comme résidence d'été à la fin du XIX^e siècle. Dans ce contexte, la forêt environnante est réaménagée : un sentier spécifique jalonné de bancs et un étang de canotage agrémentaient la propriété des Hertzog. La famille Zuber de Rixheim,

28. Vers 1820, Frédéric Hartmann (1772-1861) aménage une « campagne » : le « Schlosswald » au-dessus de Munster, à quelques centaines de mètres de son habitation urbaine. Il y aménage un jardin d'agrément de style paysager. Voir Jérôme RAIMBAULT, Frank SCHWARZ, *La vallée de Munster*, Lyon, Lieux Dits, 2011, p. 77.



Fig. 4 : Cheminement du « jardin anglais » Zuber à Ferrette, menant au château (photo CM).

quant à elle, a acquis le château de Ferrette et y adjoint en contrebas une maison bourgeoise de style chalet suisse. La nature environnante est domptée en un jardin dit « anglais » pour l'agrément estival de la famille²⁹.

L'étalement urbain induit par l'industrialisation des vallées vosgiennes conduit à la création de jardins destinés à enjoliver les sites de production. Pierre Fluck en fait un élément indissociable de l'architecture usinière. Le site emblématique est sans conteste celui de Wesserling, pour lequel l'archéologue indique : « Imaginez une sorte de vaste parc avec des usines dedans qui ressemblent à des châteaux, accompagnées de belles demeures et de somptueux et vastes jardins paysagés de style divers et variés... Ce lieu d'Eden n'est autre que l'ancienne Manufacture royale de Wesserling³⁰. » Le site, à l'origine un pavillon de chasse des princes abbés de Murbach, agrémenté de jardins, est investi par l'industrie textile dès le XVIII^e siècle. Une filature voit le jour en 1802 et l'ancien pavillon devient alors une demeure industrielle. Les jardins ont eu plusieurs phases d'usage. Les familles Gros-Roman ont tout d'abord fait réaménager les jardins réguliers du XVIII^e siècle. Plus tard dans le siècle, les terrasses basses sont utilisées sous forme de potager³¹. Un plan de 1843, conservé au Musée textile de Wesserling, montre l'aménagement d'un jardin paysager latéral, aux allées sinueuses. Ces créations paysagères se répètent d'ailleurs à travers le site usinier. Le jardin bénéficie bien sûr aux familles Gros-Roman et aux cadres de l'entreprise, mais il sert également de cadre général au site industriel, insérant les bâtiments de production dans un vaste parc.

Dans le Val d'Argent, à Lièpvre, le jardin Dietsch, dessiné vers 1862 par Julius Niepraschk, employé de Auguste-Napoléon Baumann, place le site de production dans un contexte de verdure, l'intégrant ainsi à la

29. Le *jardin anglais* n'existe plus mais on devine encore les cheminements sinueux qui partaient de la maison et qui montaient jusqu'à la ruine médiévale. Par ailleurs, les Zuber ont planté des alignements de tilleuls (encore vigoureux) et de hêtres (progressivement abattus).

30. Pierre FLUCK, *Wesserling, l'Eden du textile*, Colmar, Jérôme Do Bentzinger, 2008, quatrième de couverture.

31. Agnès DAVAL, Philippe RAGUIN, *Étude d'assistance, sans mission de maîtrise d'œuvre, projet paysager de Wesserling*, slnd [2000], non publié.



Fig. 5: Lièpvre en 1866. Les tracés d'allées de Julius Niepraschk ont été réalisés. On distingue les jeunes arbres plantés aux abords de l'usine nouvellement agrandie (SMAM, Deg 3843bis).

nature environnante³². Le plan est légendé et permet une analyse fine des plantations envisagées³³. Une photo de 1866 et des dessins de Ch. Lipp vers 1920 montrent que le projet a été réalisé.

L'intervention de Julius Niepraschk s'inscrit dans un projet global d'agrandissement du site industriel, d'acquisition et de construction. Le chalet encore présent aujourd'hui sur le site, seul vestige flagrant, était envisagé dès le début (polygone en L sur le plan qui suit). L'aménagement du parc anticipe cette construction, ses allées menant à son futur emplacement. La mission confiée au paysagiste comprend un aménagement

32. Cécile MODANESE, « L'aménagement de deux jardins dans le Val d'Argent par l'établissement Baumann de Bollwiller », *Cahier de la société d'histoire du Val de Lièpvre*, vol. 40, 2018, p. 59-84.

33. Plan conservé aux Archives municipales de Lièpvre, 3 S 25, daté en fonction de la présence du nouveau tissage à sheds, construit en 1861, mais qui n'est pas encore achevé à l'arrière.



Fig. 6 : Détails du mobilier sur plan d'aménagement par Julius Niepraschk vers 1862.

principal autour de l'usine ainsi que plusieurs emplacements de moindre envergure mais stratégiques d'un point de vue de l'image de l'entreprise et de son propriétaire M. Dietsch.

Du côté sud, l'usine est habillée de toute part d'un jardin paysager. Seul le côté donnant vers la route et servant d'entrée n'est pas aménagé. Les contraintes sont importantes, engendrées par la présence de nombreuses infrastructures liées à l'usage industriel du site. Julius Niepraschk travaille sur un espace équipé, et non un espace vierge. On retrouve alors une turbine, un canal, une usine à gaz et bien sûr les grands bâtiments usiniers. Il s'agit de donner un côté bucolique à la grisaille industrielle, à l'image des lithographies répandues à l'époque, où les cheminées d'usines côtoient le troupeau et son berger.

Un canal usinier, dérivation de la Lièpvrette, apporte la force motrice de l'eau. Il est intégré à l'aménagement. Différents mobiliers, dessinés par Julius Niepraschk, agrémentent le parc usinier. Gloriettes, bancs, escaliers, placettes et ponts se succèdent dans la composition. Les sources ne permettent pas d'affirmer avec certitude que l'ensemble du mobilier a été implanté.

Le long de la route impériale, une barrière végétale composée de conifères et de feuillus protège le parc usinier de la vue des passants. Ces végétaux étaient préexistants. En revanche, à l'arrière, Julius Niepraschk crée un fond de scène, conçu épais et composé de sapins, d'arbres d'ornements et d'arbustes pour former un bois et sous-bois.



Fig. 7 : Détail de l'aménagement vers 1862 par Julius Niepraschk, employé de l'entreprise Auguste-Napoléon Baumann de Bollwiller. Barrière végétale et allées ceignent le site (Archives municipales de Lièpvre).



Fig. 8 : Lièpvre en 1885, la ceinture végétale autour de l'usine Dietsch est ici bien visible (ADHR, PF 566).

Le tracé des allées est curviligne comme il est de mise à cette époque. L'allée principale ceinture la parcelle en contournant le site usinier. Le souhait de l'industriel Dietsch n'a pas été de dissimuler l'usine nouvellement construite. Son architecture à sheds affiche le modernisme de l'entreprise qu'il est possible de contempler en parcourant le parc. Le bâtiment s'intègre à l'aménagement.

Ces différents quartiers industriels, dont il serait possible de réaliser une longue énumération, véritables faubourgs dans la seconde partie du XIX^e siècle, regroupent la plupart du temps le site productif, les cités ouvrières et la ou les villas patronales. Sites usiniers et villas baignent dans ces aménagements paysagers, rendant patrimoine industriel et jardins indissociables aux yeux de Pierre Fluck³⁴.

L'ensemble de ces aménagements modèlent le paysage alsacien, qu'ils prennent place dans la frange maraîchère d'une ville, qu'ils remplacent un domaine agricole ou qu'ils colonisent le piémont aux nombreuses ruines castrales. Le contenu même de ces parcs évolue en fonction des végétaux disponibles.

Un paysage marqué par de nouveaux végétaux

L'introduction en Europe de végétaux venant du bout du monde³⁵ métamorphose les jardins alsaciens.

La présence en Alsace d'une pépinière au rayonnement européen permet aux parcs alsaciens des approvisionnements en végétaux qui marquent le paysage. Dans ce domaine, les pépinières Baumann situées à Bollwiller, entre Mulhouse et Colmar, et fondées en 1735, jouent un rôle prépondérant dans la multiplication et la diffusion de végétaux venant du monde entier. Maillon manquant entre la plante rare, présente

34. Pierre FLUCK, *Les belles fabriques, un patrimoine pour l'Alsace*, Colmar, Jérôme Do Bentzinger, 2002, p. 81-84.

35. Pour en savoir plus sur les introductions végétales : Louis-Marie BLANCHARD, *L'aventure des chasseurs de plantes*, Paris, Paulsen, 2015, 330 p. ; Lucile ALLORGE, *La fabuleuse odyssée des plantes*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2003, 727 p. ; Yves-Marie ALLAIN, *D'où viennent nos plantes?* Ivry-sur-Seine, 2004, 224 p. ; Yves-Marie ALLAIN, Lucie ALLORGE, Cécile AUPIC, Gérard AYMONIN, *Passions botaniques, Naturalistes voyageurs au temps des grandes découvertes*, Rennes, 2008, 191 p.

dans les collections des jardins botaniques, et les jardins des particuliers, l'établissement, grâce à son savoir-faire d'excellence, travaille à l'acclimatation et à la reproduction en nombre des végétaux.

Les arbres deviennent ainsi de nouveaux matériaux décoratifs pour l'art des jardins. Les exemples sont nombreux et on envisage aisément, grâce à l'étude des catalogues de vente des pépinières Baumann, l'extension massive de leurs cultures : de 6 pages en 1803, le catalogue passe à 122 pages en 1860. L'ensemble de ces végétaux disponibles modifie l'approche que l'on a des jardins, mais aussi des parcs publics, promenades, etc. Quelques arbres aux esthétiques particulières illustrent particulièrement ce phénomène, comme le *Ginkgo biloba*, le tulipier de Virginie ou encore les arbres pleureurs et la masse des conifères.

177

Les arbres à fleurs égayent « naturellement » les jardins pittoresques et deviennent ainsi des best-sellers des créations paysagères. Le tulipier de Virginie, rapporté en France au XVIII^e siècle³⁶, remporte très vite l'adhésion grâce à son esthétique gratifiante. Deux moments ponctuent l'année : sa floraison avec de grandes fleurs jaunes verdâtres en forme de tulipe durant près d'un mois, puis la teinte jaune d'or de ses feuilles lobées en automne. Cet embrasement constitue un deuxième temps fort dans le calendrier du jardinier paysagiste. Résistant, sa croissance est en outre rapide. Sentant l'opportunité offerte par cet arbre, les *Frères Baumann* en propagent la culture très rapidement. Dans la course à la commercialisation de la variété, ils font imprimer 250 exemplaires d'une petite annonce de quatre pages relative aux tulipiers³⁷ à peine quatre jours après le lancement du catalogue général de 1810³⁸. L'arbre ornemental figure bien sûr dans le catalogue de 1811 au prix de 10 francs. Cet arbre ornemental se diffuse dans les différentes propriétés alsaciennes et suisses. Une longue allée de tulipiers est identifiée dans le parc Hartmann

36. Charles BALTET, *L'horticulture française, ses progrès et ses conquêtes depuis 1789*, Paris, Imprimerie nationale, 1890, p. 27.

37. ADHR, 2 T 28, demandes en autorisation d'imprimer, déclaration d'imprimer, le 30 septembre 1810.

38. ADHR, 2 T 28, demandes en autorisation d'imprimer, déclaration d'imprimer, 26 juillet 1810.

à Munster dès 1811 environ³⁹. En 1813, les *Frères Baumann*, maîtrisant à la perfection la reproduction de cet arbre, expédient à Montpellier 20 tulipiers⁴⁰.

Tulipiers, catalpas, sophoras, magnolias, étaient longtemps parmi les seuls arbres qui fleurissaient. Ils sont progressivement complétés par le paulownia, qui offre des fleurs bleues pervenche. Ce dernier n'arrive en France qu'en 1834 et fleurit pour la première fois au Museum de Paris en 1842. Ses grosses feuilles en cœur s'apparentent à celles du catalpa. Les horticulteurs français, tels que Neumann, Pépin et Paillet le multiplient par le bouturage des racines⁴¹. Dès 1844, Augustin et Napoléon Baumann le mettent en vente. Pour cette raison, il est mis en évidence par des caractères gras dans leur catalogue, accompagné de la mention : « Paulownia impériales. Arbre magnifique, qui est destiné à un rôle de premier ordre dans la décoration de nos jardins⁴² ». Il est très vite apprécié des propriétaires alsaciens.

À l'instar des fleurs offertes par certains arbres, la couleur naturelle ou la forme du feuillage permettent à d'autres espèces de devenir de réelles curiosités. Les créateurs de jardins s'en saisissent au fur et à mesure de leur acclimatation sur le continent européen. Le premier pied de *Ginkgo biloba* arrive en Europe au jardin botanique d'Utrecht en 1727⁴³. Il se répand alors à travers l'Europe : en Angleterre dans le jardin botanique de Kew, puis en 1780 à Montpellier, chez un particulier amateur de botanique : Charles Pétigny⁴⁴. Les *Frères Baumann* devaient en avoir découvert les secrets de fructification dès le début du XIX^e siècle puisqu'ils cultivent rapidement cet arbre et le proposent parmi leurs arbres d'ornement dans leur premier catalogue de 1803⁴⁵. Son esthétique et sa symbolique sont appréciées et Goethe lui consacre un poème publié en 1819. La forme

39. *Journal de la société d'horticulture du Bas-Rhin*, tome 1, Strasbourg, Silbermann, 1855, p. 73, lettre à M. G. Silbermann de Frédéric Kirschleger du 17 mai 1853.

40. Bibliothèque du Conservatoire et du Jardin Botanique de Genève, correspondance Joseph-Bernard Baumann à A. P. de Candolle, lettre du 22 février 1813 à Montpellier.

41. Charles BALTET, *L'horticulture française, ses progrès et ses conquêtes depuis 1789*, op. cit., p. 28.

42. Catalogue général 1844 à 1845, établissement horticole d'Aug. et Nap. Baumann à Bollwiller et Mulhouse, 1844, p. 11.

43. L'introduction en Europe donne lieu à différentes datations. Maggie Campell-Culver la situe par exemple davantage vers 1750 (p. 303).

44. Louis-Marie BLANCHARD, *L'aventure des chasseurs de plantes*, Paris, Paulsen, 2015, p. 234.

45. Catalogue des *Frères Baumann*, 1803, Archives municipales de Mulhouse, 96 A 3201.



Fig. 9 : *Ginkgo biloba* de la villa Mantz à Mulhouse (photo CM).

de ses feuilles, en cœur, est un premier élément d'ornement. Mais le moment fort de l'année est sans conteste le moment où son feuillage caduc se colore d'un jaune d'or, avant de tomber et de couvrir le jardin d'agrément d'un tapis d'« écus d'or ». Les propriétés alsaciennes s'en parent. La villa Mantz de Mulhouse, dont l'aménagement date des années 1840, en conserve un très beau spécimen. La famille Zuber de Rixheim en dote également son parc après son aménagement de 1837 attribué à Jean Koechlin-Dollfus⁴⁶. Le spécimen de Schoppenwihr reste actuellement particulièrement majestueux.

Très vite, l'esthétique retombante ou colorée de certaines espèces, générée par des anomalies naturelles, est appréciée dans les parcs et jardins romantiques. La variation de la forme ou de la couleur est utilisée en contraste avec d'autres variétés. La forme retombante est en adéquation avec le romantisme de l'époque. La forme pleureuse est mise à côté d'un banc, propice à la rêverie. Attentifs à de nouvelles esthétiques, les pépiniéristes tendent à fixer des dégénérescences naturelles. La

46. Bernard JACQUÉ, « Notes pour une histoire du parc de la commanderie », *Bulletin de la société d'histoire de Rixheim*, n° 19, 2003, p. 39.

variété pendante du hêtre semble apparaître vers 1811⁴⁷. La première commercialisation par les Baumann se situe entre 1818 et 1827. La variété se répand ensuite à partir des années 1830 et les paysagistes commencent à en faire l'éloge à partir des années 1840⁴⁸. Un ancien spécimen provenant sans doute des pépinières Baumann est encore présent aujourd'hui au parc Albert Schweitzer à Munster. Les hêtres sont mentionnés en 1855 par le botaniste Frédéric Kirschleger : « Dans les parcs artificiels, nous avons rencontré des allées de tulipiers de quarante-cinq ans des pins du Lors de 25 mètres de hauteur, des Ifs très vieux, des Hêtres pleureurs très remarquables, des *Magnolia grandiflora*, [...] »⁴⁹.

Les feuillages pourpres apportent aussi une nouvelle matière à la composition des jardins. Visibles de loin grâce à leurs coloris particuliers, ces arbres ponctuent la plaine alsacienne à partir du XIX^e siècle et s'identifient aisément. Les *Frères Baumann* proposent très vite dans leur catalogue la variété pourpre de l'espèce indigène du hêtre, et cela dès 1810⁵⁰. L'arbre est apprécié pour les compositions paysagères, son feuillage offrant un contraste dans les couleurs du tableau créé. Dans un texte poétique diffusé dans le *Bulletin de la Société centrale d'horticulture de Nancy* de 1881, Émile Gallé évoque bien ces usages ornementaux et artistiques des végétaux et particulièrement des arbres :

Que voulez-vous, aujourd'hui on aime le changement, la variété, les jeux de la couleur ; on vit par les yeux ; on est plus ou moins barbouilleur de quelque chose : les romanciers font de la peinture de genre, les gens de lettres de l'impressionnisme, les fabricants de faïence de l'horticulture et les jardiniers du paysage ; les actrices exposent ; il en est même quelques-unes qui... posent. Les horticulteurs sèment des couleurs ; aussi est-ce en peintres, en confrères, que nous regardons ce que fabrique une éminente artiste, une maîtresse ès arts, la mère des coloristes Dame Nature ; ses œuvres sont tantôt correctes, tantôt fantaisistes ; quoi qu'en disent les savants, elle fait des sauts ; elle se plaît même à sauter par-dessus les barrières qu'ils ont établies : « Oui, dit la nature, je vois généralement vert ; je fais des bouleaux verts,

47. Kew Science, site Internet, http://wcsp.science.kew.org/namedetail.do;jsessionid=50A106E3143445AA00817B1E8FB59C27.kppapp05-wcsp?name_id=83874, consulté le 12 décembre 2018.

48. Édouard SPACH, *Histoire naturelle des végétaux : Phanérogames*, vol. 11, Paris, 1842, p. 201.

49. Frédéric KIRSCHLEGER, *Voyage horticole dans les Vosges*, BSHBR, 1855, p. 156,

50. Maggie Campbell-Culver dans son ouvrage *The Origin of Plants*, précise (p. 281) que les premiers hêtres pourpres sont observés dès les XVII^e et XVIII^e siècles et évoque notamment leur présence dans les forêts vosgiennes. La variété n'est en revanche pas reproduite.



Fig. 10 : Hêtre pourpre au parc du Windeck à Ottrott (photo CM).

des chênes verts, des érables verts, des prés verts, et cela depuis des milliers de siècles : mais je puis essayer autre chose, pour plaire aux jardiniers, aux paysagistes, aux artistes, et pour vexer les savants qui se figurent que je ne puis pas faire, si je veux, des arbres qui seront, de génération en génération, quoi qu'ils prétendent, noirs, blancs, roses, jaunes, brouillés, rubanés, piquetés, fouettés, déchiquetés, la plupart vigoureux et bien venants. » M. Jules Dollfus est de ceux qui se plaisent à voir dans un salon, dans un jardin, au coin des bois, un buisson que l'automne a doré avant les autres, un groupe d'*Acer negundo* pareils, durant l'été, à des Pommiers en fleurs, un *Dracaena* tout en feu. Ces notes piquantes réveillent les autres ; elles jettent comme une sonnerie de clairon dans le désert [...] ⁵¹.

Les dessinateurs de jardins devaient longtemps se contenter des sapins, pins, cyprès ou genévriers puisque durant le XVIII^e siècle, seuls 45 résineux étaient à leur disposition⁵². À la fin du XIX^e siècle, en revanche, les architectes paysagistes bénéficient d'une importante palette de conifères, qui leur permet de jouer sur les perspectives de leurs créations grâce à des ports élancés ou des couleurs sombres. Une partie

51. Émile GALLÉ, « L'horticulture dans la Haute-Alsace », *Bulletin de la Société centrale d'horticulture de Nancy*, 1881, p. 116-17.

52. Charles BALTET, *L'horticulture française, ses progrès et ses conquêtes depuis 1789*, op. cit., p. 42.

du catalogue des pépinières Baumann leur est dédiée à partir de 1848, révélant leur prise d'importance dans l'aménagement des jardins. Le séquoia géant devient un arbre incontournable. Arrivé aujourd'hui à un âge mature, il marque le paysage alsacien à l'instar des clochers, notamment dans les vallées vosgiennes. Le premier exemplaire de séquoia géant n'est découvert qu'en 1833 lors d'une expédition à travers la Sierra Nevada⁵³. Deux Britanniques, Mathieu et William Lobb, mandatés par la famille de pépiniéristes Veitch, récoltent des graines dès 1853 et les expédient en Angleterre⁵⁴. Les graines se vendent alors jusqu'à neuf fois le prix de l'or⁵⁵. Arrivée en 1853 également sur le sol français grâce au consul Bousier de la Rivière, la variété est d'abord multipliée par boutures, à défaut de maîtriser la germination des graines. La maison Paillet livre ainsi 10 000 boutures en 1857, puis 30 000 en 1860⁵⁶. Cependant, cette technique de reproduction ne semble pas produire de jeunes arbres de qualité et la technique du semis finit par être apprivoisée. Les pépiniéristes européens réalisent de véritables investissements et Auguste-Napoléon Baumann en fait partie. Alors qu'il a déjà amorcé la culture de séquoias géants par une multiplication par bouture, il propose très tôt des replants issus de semis. En pleine course à la commercialisation des séquoias géants, le papier en-tête édité par Auguste-Napoléon Baumann précise l'offre pour le printemps 1858 de séquoias de semis de 2 ans⁵⁷. Il précède ainsi l'édition de son catalogue général dans lequel il propose dès l'automne de la même année le séquoia géant sous le nom de *Wellingtonia Gigantea*⁵⁸. Les jeunes arbres sont obtenus soit de graines, soit de boutures. Les plants obtenus de graines se révèlent d'une qualité supérieure et justifient la vente entre 8 et 15 francs, alors que les boutures ne coûtent qu'entre 2 et 5 francs. La commercialisation se poursuit à partir de ces deux moyens de reproduction en 1861. La reproduction par bouture, qui

53. Louis-Marie BLANCHARD, *L'aventure des chasseurs de plantes*, Paris, Paulsen, 2015, p. 114.

54. Sue SHEPARD, *Seeds of Fortune, a gardening dynasty*, États-Unis, Bloomsbury, 2003, p. 78-84.

55. Olivier RIALLAND, « Le style paysager dans l'ouest ligérien au XIX^e siècle : formes, fonctions et imaginaires », *POLIA-Revue de l'art des jardins*, n° 5, 2006, p. 83.

56. Charles BALTET, *L'horticulture française, ses progrès et ses conquêtes depuis 1789*, op. cit., p. 44.

57. BNUS, MS 0.524, lettre de Auguste-Napoléon Baumann à Jean-Daniel Buchinger du 19 février 1859 sur papier en-tête de l'année précédente.

58. Dans le catalogue de 1868, le conifère est classé sous le nom de *sequoia gigantea* et non plus sous celui de *Wellingtonia*. Sans doute que les clients cherchaient plutôt sous le nouvel intitulé en ignorant la dédicace, plus britannique que française en l'honneur du vainqueur de Waterloo, moins dans l'esprit de la famille Baumann.

présentait l'avantage d'une production rapide, est ensuite abandonnée. Sans doute les arbres n'ont-ils pas donné satisfaction, notamment quant à leur résistance hivernale, conditionnée par un système racinaire fort. Misant fortement sur cette nouvelle espèce végétale géante, Auguste-Napoléon achète des volumes importants de semences et en développe la culture, si bien qu'en 1863, il indique à son ami Jean-Daniel Buchinger que 50 000 pieds sont prêts à être commercialisés⁵⁹.

Les pépiniéristes ont à ce moment-là anticipé un marché naissant, celui des grands parcs à arborer à proximité des villas, pour lesquels les propriétaires aisés préfèrent des arbres d'une certaine envergure. Le séquoia géant devient à partir de là un arbre incontournable des aménagements paysagers. À Guebwiller, le passionné de botanique Henri Schlumberger en introduit très tôt dans son château. En 1863, Frédéric Kirschleger fait le récit d'une visite du jardin de la Neuenbourg dans lequel il cite un *Wellingtonia* de 4 mètres. Sa taille laisse à penser qu'il a été planté dès l'introduction du conifère en France⁶⁰. Ces arbres deviennent très vite la marque de fabrique de l'établissement bollwillerois qui fournit non seulement les jardins alsaciens mais aussi ceux outre-Rhin. Les plus célèbres séquoias provenant de Bollwiller sont sans conteste les 100 arbres livrés en 1865 par Auguste-Napoléon Baumann pour former l'allée de l'île Mainau sur le lac de Constance⁶¹. En 1874, les pépinières Baumann franchissent un cap concernant la culture des séquoias. En effet, le séquoia planté chez eux, comme « échantillon », 18 ans plus tôt, produit pour la première fois des bonnes graines⁶². Auguste-Napoléon Baumann annonce à son ami Jean-Daniel Buchinger en 1877 : « Nous avons une bonne quantité de jeunes plants de *Wellingtonia* provenant de graines

59. BNUS, Ms 0.524, lettre du 2 mars 1863.

60. FAUDEL, *Notice biographique sur M. Henri Schlumberger*, Colmar, 1877, p. 6 (reprise de la visite de Kirschleger en 1863).

61. *Mitteilungen der Deutschen Dendrologischen Gesellschaft*, Hanovre et Stuttgart, n° 14, 1905, p. 402.

62. BNUS, Ms 0.524, 16 avril 1875, cette information permet de confirmer la date de la première multiplication de séquoias à partir de graines dans les pépinières Baumann en 1856.



Fig. 11 : Alignement de séquoias géants au parc Kiener à La Forge, Wintzenheim (photo CM).

récoltées sur notre sujet du jardin. Autant que je sache, c'est la première fois depuis son introduction que cela se produit⁶³. » Ils s'affranchissent alors de l'achat de graines onéreuses et peuvent même en commercialiser.

Conclusion

Le XIX^e siècle a été témoin d'importants changements dans le paysage alsacien. En effet, ce siècle voit la multiplication des parcs et jardins d'agrément, qui occupent de vastes étendues, et notamment en périphérie des villes industrielles où le patronat s'établit. Composés de végétaux jusque-là inconnus dans les contrées européennes, les nombreux jardins redessinent le paysage alsacien. Les châteaux forts présents depuis le Moyen Âge sont pour certains intégrés dans les créations paysagères comme le sont les fabriques. Les ruines plaisent et alimentent l'imaginaire médiéval, cher au patronat industriel. Certains, qui n'ont pas réussi à acquérir de tels sites, intègrent des fausses ruines ou des éléments rapportés dans leur jardin.

À l'issue des guerres mondiales, alors que la France s'urbanise fortement, ces espaces se retrouvent très convoités. Simultanément, les familles propriétaires subissent la désindustrialisation et bon nombre de ces parcs sont progressivement vendus comme terrains à lotir. Le paysage s'en retrouve encore une fois considérablement modifié. Guebwiller en offre un exemple particulier. La ville en 1920 était dotée d'une ceinture verte, composée des parcs des différentes demeures d'industriels du textile. Les demeures Frey et leurs jardins ont laissé place à des logements collectifs, la somptueuse villa des Tilleuls a été rasée et lotie. Seuls quelques conifères géants et le mur de clôture permettent d'imaginer la splendeur passée du lieu. Les parcs de la villa Hartmann et Spetz à Issenheim ont subi la même destinée, mais le projet a préservé l'architecture. Quelques-unes de ces bâtisses subsistent pour le moment dans leur contexte paysager, telles le domaine de la Prairie⁶⁴ ou le Bois Fleuri à Guebwiller. Mais leur avenir dépend de la prise de conscience de la valeur patrimoniale de ces édifices intégrés dans leur environnement et leur paysage.

63. BNUS, Ms 0.524, 15 décembre 1877 et sur le même sujet l'année suivante, 22 septembre 1878.

64. Actuel domaine de Beaupré à Guebwiller.



Fig. 12 : Le Bois Fleuri à Guebwiller, album *Le Schimmelrain*, Bourcart, Musée Théodore Deck et des Pays du Florival.

Résumé

Plus belle la campagne : la transformation du paysage alsacien par l'aménagement de jardins paysagers au cours du XIX^e siècle

À la croisée de l'étude des paysages (urbains, périurbains, voire des campagnes alsaciennes), des relevés archéologiques, ainsi que des traditionnelles recherches historiques, le travail autour des jardins du XIX^e siècle se révèle être une enquête pluridisciplinaire.

Souvent étudiés uniquement sous l'angle de leur contenu bâti, les jardins sont en outre composés de végétaux, qui de leur plantation à leur abattage modèlent le paysage. Arrivées massivement durant ce siècle « âge d'or de l'horticulture », les nouvelles plantes originaires du bout du monde, multipliées et acclimatées par des établissements horticoles en émergence offrent de nouvelles formes et de nouveaux coloris aux « dessinateurs de jardins », les paysagistes de l'époque.

Le travail s'appuiera sur l'analyse d'une sélection de jardins alsaciens, dont l'aménagement repose sur une utilisation du paysage et de la topographie préexistants.

Zusammenfassung

Immer schöner die Landschaft: auf den Spuren der Verwandlung der Gärten im 19. Jahrhundert

An der Schnittstelle zwischen Landschaftstudie (urbane, suburbane und ländliche elsässische Gebiete), archäologischen Erhebungen, sowie traditioneller geschichtlicher Forschung, erweist sich die Beschäftigung mit den Gärten des 19. Jhdts, als eine fachübergreifende Untersuchung.

Oft werden sie nur unter dem Aspekt, der sich in ihnen befindlichen Bebauung erforscht. Gärten sind aber geprägt von ihrer pflanzlichen Ausstattung, die von der Anpflanzung bis zum Abtragen ihr Aussehen gestalten. In diesem Jahrhundert, das man als „goldenes Zeitalter des Gartenbaus“ bezeichnen kann, werden viele Pflanzen vom anderen Ende der Welt hier akklimatisiert und vermehrt, durch neu gegründete

Gartenbaubetriebe. Neue Formen und Farben kommen durch den „Gartenkünstler“, wie der Landschaftsgärtner genannt wurde, zur Anwendung.

Diese Arbeit beruht auf der Analyse einer Auswahl von elsässischen Gärten, deren Gestaltung die vorhandene Landschaft und Topografie mit einbezieht.

Summary

Oh, the beautiful countryside: the new look of Alsace with the introduction of landscaped gardens in the 19th century

Situated at the crossroads of the study of landscapes in Alsace, (whether urban, suburban or rural), of archeological records and of traditional historical research, this approach of 19th century gardens turns out to be a pluridisciplinary one.

Gardens – although frequently examined under the strictly architectural angle – are also a combination of plants which, from inception to death, shape the landscape. Massively imported during the «golden age of horticulture» these so far unknown plants coming from all over the world, replicated and adapted by emerging flower nurseries, display new shapes and new colours for the «garden designers» as landscape gardeners used to be called then.

This article will introduce a sample of Alsatian gardens whose conception has been taking into account the existing landscape and topography.